“Tardes de soledad” : le mythe du torero revisité par Albert Serra

par Jean-Baptiste Morain

Les Inrocks. Publié le 22 mars 2025 à 8h00

“Tardes de soledad” d’Albert Serra © Dulac Distribution

Le premier documentaire du cinéaste espagnol s’empare d’un totem de la culture de son pays : la corrida. Un monde en vase clos, à l’obsession familière pour la virilité et le pouvoir, filmé comme un miroir tendu qui inquiète autant qu’il fascine.

La solitude est l’un des grands thèmes des derniers films d’Albert Serra. Louis XIV (Jean-Pierre Léaud), pourtant tellement entouré, est seul face à sa mort (*La Mort de Louis XIV,* 2016), et le haut-commissaire de la République De Roller (Benoît Magimel) est seul, bien que très sollicité, courtisé, lui aussi (le sublime *Pacifiction,* 2022). La solitude, dans ce documentaire (dont on peut traduire le titre par “après-midi solitaires”), c’est celle d’un des symboles les plus célèbres de la culture hispanique, jusqu’au cliché (Almodóvar l’a beaucoup secoué) : le torero. Ici, une star actuelle de la tauromachie, Andrés Roca Rey. Pendant plus de deux heures, nous n’allons quasiment pas les quitter, lui et sa team, sa cuadrilla, ses *peones,* et assister à quelques mises à mort, dont le déroulement est ritualisé, hiérarchisé, précis. Quand le taureau ne se rebelle pas…

Serra filme un monde parallèle, hors du nôtre, hallucinant et pourtant bien réel, où le torero au regard fou (bouche tordue) sadise le taureau, où chaque membre de la cuadrilla est complètement accro à la testostérone et à l'adrénaline, voire à la cruauté, où chacun semble vivre dans un état second. À un moment, l'un des *peones,* après une corrida qui a failli mal tourner, pleure longuement – ou plutôt des larmes coulent sans cesse de ses yeux, sans que personne ne daigne porter la moindre attention à cette décompensation. De la folie pure.

Les séquences de corrida, magnifiquement filmées mais terribles, sont entrecoupées de longues scènes tournées en plan fixe, cadrées comme des tableaux de Velázquez, dans le gros SUV de Roca Rey, où il est le roi, le centre de toute l'attention. Chacun de ses mots est parole de dieu. Ses *peones* le flattent, le couvrent de compliments, lui disent combien il est le matador le plus génial du monde : *"Tout le monde dans l'arène a été impressionné !"*

Et chacun lui rappelle combien il a de grosses *"cojones".* Une véritable obsession, la taille des testicules du matador, forcément les plus gros du monde… Comme si le taureau (si noir, si mauvais, si mâle), en mourant, venait de céder ses *cojones* au torero. Comme si sa soi-disant puissance sexuelle, supposément contenue dans ses gonades, se transmettait du vaincu au vainqueur. Le torero est seul avec ce butin.

Autre symptôme de la folie de la cuadrilla, la paranoïa que chacun exprime à chaque instant : le taureau était un vicieux, d'ailleurs ils le sont tous (le mythe du respect de l'animal, bâti par les fans de la corrida, en prend un sacré coup de corne), les autres toreros sont jaloux, le public est de mauvaise foi, etc. Ce syndrome de persécution témoigne du sentiment profond qui les habite : la peur. Alors ils multiplient les rituels religieux (signes de croix en veux-tu en voilà, icône de la pauvre Vierge Marie sur la table de chevet, bisous au chapelet grain après grain).

Au sein de ce monde hypra-viril (à peine aperçoit-on trois secondes une femme), un côté queer leur échappe sûrement : ces hommes portent des habits cintrés colorés, froufrouteux. Dans la scène qu'on attendait, celle, longue, là encore ritualisée, où le matador vedette revêt son habit de lumière, Serra montre ce moment où il remonte son sexe contre son ventre, sur le côté, et le coince avec un collant bien serré pour qu'il reste toujours dans cette position. Dans le but évident que, sous son pantalon moulant, celui-ci soit visible de tous·tes. Les *cojones* et le reste.

Au-delà de la symbolique de la corrida (*Tardes de soledad* ne semble d'ailleurs pas être une réelle charge anti-tauromachie), il y a d'évidence dans le film de Serra une métaphore poétique (l'artiste dans sa solitude autoritaire), une leçon politique et une réflexion sur le pouvoir (comme dans *La Mort de Louis XIV* et *Pacifiction*). Sur le retour, dans tous les pays fascistoïdes du monde actuel, de la Russie au Brésil, en passant par Israël et les États-Unis, de valeurs viriles et masculinistes. Où l'on est loin d'en avoir fini avec le culte stupidissime des *cojones.*